

NAKAMURA Fuminori

*L'hiver dernier,
je me suis séparé de toi*

Roman traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako



Éditions Picquier

— C'est bien vous qui les avez tuées... n'est-ce pas ?

Malgré mon affirmation, l'homme reste de marbre. Dans son survêtement noir, il se tient avachi, comme vautré sur sa chaise. Sans la plaque de plexiglas transparent entre nous, ressentirais-je de la peur ? Il a les joues creuses, les yeux légèrement enfoncés dans les orbites.

— Cela m'intrigue depuis le début... Pourquoi, après avoir tué Akiko... avez-vous...

Pas si vite.

L'homme intervient. Son visage est toujours vide d'expression. Il ne semble ni triste, ni en colère. Il est simplement fatigué. Voilà longtemps qu'il est épuisé.

Et si, au contraire, c'était moi qui t'interrogeais ?

La voix de l'homme, malgré le plexiglas entre nous, est clairement audible.

Es-tu... prêt ?

— Pardon ?

L'air se refroidit.

Je te demande si tu es prêt.

L'homme me regarde droit dans les yeux. Depuis tout à l'heure, pas une seule fois il n'a détourné son regard du mien.

... Tu veux savoir ce qui se passe en moi. C'est ça ?... Tu veux savoir pourquoi j'ai commis ces crimes, connaître mes motivations profondes... Mais personne ne vient me rendre visite... Tu comprends ce que cela signifie ?

Il remue juste les lèvres, sans mettre en branle un seul autre muscle de son visage.

Qu'avec toi, je vais peut-être me mettre à parler, comme si tu étais une bouée de sauvetage... La solitude peut rendre bavard. Tu te sens certainement à l'aise face à moi de l'autre côté de cette plaque de plexiglas. Mais voici comment moi je vois les choses. Dans un espace d'environ cinq mètres carrés, genoux contre genoux, nous discutons... Imagine un peu. L'auteur d'un crime bizarre qui va, d'aussi près, totalement te dévoiler son être profond... Exactement comme si je me déversais en toi.

— ... En moi ?

Oui. Ce qui m'habite va peut-être passer en toi. Et éveiller ce qui t'habite... Exactement comme si moi... moi qui suis condamné à la peine de mort, je continuais à vivre à l'intérieur de toi... Ça ne t'inquiète pas ?

— Je ne sais pas.

Je réponds honnêtement.

— Mais j'ai décidé d'écrire un livre sur vous.

La température de la pièce baisse encore. Sans doute le ménage y est-il fait tous les jours, car l'endroit a beau être ancien, il n'y a pas un grain de poussière par terre.

Pourquoi?... Parce que toi aussi, tu es un adepte du K2 ?

Dans son dos, un gardien en uniforme me scrute. Les murs commencent à me mettre mal à l'aise. Petit à petit, autour de l'homme, la pièce semble rétrécir. Je prends une inspiration. Je me concentre sur la plaque de plexiglas devant moi. Ça va aller, me dis-je dans un murmure. Il y a bien des ouvertures dans l'hygiaphone. Mais les trous sont minuscules. Et nous ne sommes pas en tête-à-tête. Et puis le temps est compté.

— ... Le K2, c'est juste par curiosité.

Par curiosité... C'est dangereux.

Le gardien en uniforme se lève et nous annonce que le temps est écoulé. J'expire. Je réalise que je suis soulagé. L'homme nous regarde. Moi et mon soulagement.

OK... Tu peux revenir.

Il lance ça au dernier moment. La porte derrière lui s'ouvre.

Mais je ne suis pas certain de pouvoir t'éclairer... L'introspection, ce n'est pas mon fort. Donc...

On l'emmène.

Nous allons peut-être devoir y réfléchir ensemble... A cette question de savoir pourquoi j'ai fait une chose pareille.

Lorsque je quitte la prison, le crépuscule est descendu.

Je prends une inspiration. Mais l'air saturé de gaz d'échappement ne m'apporte aucune fraîcheur. Je me surprends à farfouiller dans ma poche, et je suspends mon geste. Au loin, j'aperçois les lumières d'une supérette. La voix de l'homme résonne encore à mes oreilles.

Je traverse une large avenue mouillée par la pluie et j'entre dans la supérette. Après avoir contemplé un instant les cigarettes en rayon, j'en prends un paquet, que je pose sur le comptoir avec un briquet. Lorsque j'ai effleuré le paquet de cigarettes, son plastique d'emballage luisant, j'ai senti une tiédeur dans mes doigts.

Le caissier maigre attrape d'un geste distrait le lecteur de code-barres. Sans bien comprendre pourquoi, ce mouvement m'opprime. Je sors et j'allume une cigarette. Une de ces cigarettes que j'ai arrêté de fumer.

J'ai la gorge sèche. D'une soif que l'eau ne suffira sûrement pas à étancher.

Je balaie du regard les alentours, sans motivation précise, et je me mets en marche. Le cahier et le dictaphone, dans mon sac. Brusquement, ils me

paraissent terriblement lourds. Le dictaphone, je n'ai pas pu l'emporter au parloir.

Une forte averse s'abat. Le sol est humide, sans doute la pluie n'a-t-elle cessé qu'un instant. Les gens se pressent, soucieux de lui échapper. Moi qui reste debout, à me faire mouiller, ils me dépassent en me jetant un coup d'œil. Du regard qu'on accorde à un corps étranger auquel on refuse d'avoir affaire. Une main au-dessus de ma tête, je me mets à courir à petites foulées. Alors qu'en réalité, me faire tremper ou pas m'est égal.

Regardez-moi encore une fois, me dis-je, mais à l'adresse de qui, je l'ignore. J'évite la pluie, là, je cours à petites foulées. Je suis comme vous.

A l'horizon, je vois s'allumer l'éclairage extérieur d'un petit bar. Dans l'atmosphère crépusculaire, l'ampoule luit, hésitante, s'éteint en clignotant puis se rallume, anémique.

C'est juste pour m'abriter de la pluie ; j'essaie de m'en convaincre. Je me dirige vers la lumière du bar. Je pousse la porte vitrée encore vierge de traces de doigts, m'assieds au comptoir et commande un whisky on the rocks. Le patron considère d'un œil méfiant ce client arrivé dès l'ouverture.

— Il s'est mis à pleuvoir.

— Pardon ?

— Eh bien, il pleut.

Mes paroles s'étiolent. Mon whisky m'est servi, je porte le verre à mes lèvres. Je fais rouler

le liquide sur ma langue et, à l'instant où je sens s'épanouir sa douce chaleur, je l'avale d'un trait. Comme si ma gorge, incapable de résister plus longtemps, voulait tout d'un coup. Derrière le comptoir, le patron m'observe. Ce moment où un abstinent replonge, il a dû y être confronté un paquet de fois.

Es-tu... prêt ? La voix de l'homme me revient. Prêt ? J'esquisse un sourire. Je reprends une gorgée de whisky. Tel un insecte affamé. L'alcool réchauffe mon front et ma poitrine.

Nul besoin d'être prêt. Je n'ai plus rien à protéger.

Document 1

Chère sœur. La prison, ce n'est pas si mal que ça. Ça commence pourtant à faire une paye. Pardonne-moi de t'écrire encore un courrier de ce genre, s'il te plaît. Mes lettres finissent toujours par tourner à l'introspection. Je vais encore te déstabiliser.

Mais dis-moi, pourquoi ? Pourquoi l'être humain ressent-il cette nécessité de délivrer un message ? Je l'ignore. Ce que je suis est sans doute perçu de façon erronée par la société. Ce n'est pas grave. Parce que moi non plus, je ne comprends pas. Le pourquoi de ce que j'ai fait. Le pourquoi de la peine de mort qui m'attend.

Toi, tu me pardonnes. Ou, plus précisément, tu m'acceptes. Mais ici, personne n'est comme ça. La prison, ce n'est pas si mal, comme je viens tout juste de l'écrire, mais il y a une exception. C'est la nuit. Quand je n'arrive pas à trouver le sommeil, cet endroit m'angoisse horriblement. Dans ma

cellule individuelle (les criminels qui ont fait les gros titres sont placés à l'isolement), j'ai l'impression que le béton du bâtiment, la porte en acier qui me coupe du monde extérieur, enflent. Le béton et l'acier réverbèrent froidement tous les sons. Cette dureté, cette lourdeur fruste, ça me fait peur. Plus encore que l'enfermement... comprends-tu ?

Mes actes me reviennent, sous forme d'images. La température à ce moment-là, la texture de l'air, je revis toutes ces minutes, comme si j'y étais. Jusqu'à des gestes imperceptibles : se frotter les yeux, déglutir. Et dans ces moments-là, des papillons volent devant mes yeux. Pas des vrais, bien entendu. Des papillons, comme pour interférer avec le souvenir de ma folie, de ces images... Exactement comme s'ils venaient me sauver.

Tu te souviens de la première fois où j'ai eu un appareil photo ?

Du point de vue de l'ordre social, c'était peut-être la pire des rencontres. Un appareil photo et moi. Mais pour moi, cet appareil photo, c'était tout. Au pied de la lettre, absolument tout. Parce qu'à travers l'objectif, je me connectais au monde.

Mon premier appareil, un Polaroid noir, ressemblait à un jouet. Le premier sujet que j'ai photographié de ma vie, c'était toi. « Comme ça, ça ira, même si je ne suis plus là. » Tu n'avais que douze ans mais c'est ce que tu m'as dit ce jour-là. Moi aussi, je sentais la crise rôder. Si jamais notre

père nous tuait, toi et moi, je voulais laisser une preuve de notre existence en ce monde, il le fallait... Non, je mens, là. Ce n'est pas vrai. Moi, je m'en fichais bien de mourir. Voilà ce que je pensais : « Comme ça, j'aurai ton visage sous les yeux tous les jours, même s'il te tue. » Tu te préoccupais beaucoup de ce qui arriverait après ta mort. Si tu n'étais plus là, qu'advierait-il de ton petit frère ? C'est pourquoi tu m'as dit : « Prends-moi en photo. Mets-moi tout entière dans cette photo. » Dis-moi, ce jour-là, était-ce vraiment pour moi que tu parlais ? Pas seulement, n'est-ce pas ? Bien sûr, tu te faisais vraiment du souci pour moi, mais toi, ma sœur qui était encore une enfant, le processus de la photographie qui reproduisait fidèlement ta silhouette sur du papier t'émerveillait, et peut-être imaginais-tu possible de t'y *transporter*. Parce qu'ainsi, tu aurais pu te réfugier en lieu sûr. Dans la petite armoire de ta chambre qui fermait à clé, dans l'interstice entre le réfrigérateur et le buffet auquel personne ne prêtait attention, hors de la maison, entre les parpaings du parc, derrière les plates-bandes... Peut-être bien que tu avais envie de me laisser derrière toi et de partir ?

Une fois adulte, si mes photographies ont été primées plusieurs fois, c'est grâce à cette expérience-là. Parce que j'appuyais sur le déclencheur avec la ferme intention de te faire entrer dans le cadre. Encore et encore, *en cherchant à te voler à toi-même*... Quitte à ne laisser derrière moi

qu'une coquille vide. J'essayais de te faire entrer, toi, ma sœur, dans la photo.

C'est bien plus tard que j'ai compris que ce que je cherchais vraiment, ce n'était ni toi ni des photographies de toi.

Désolé de t'avoir rappelé de mauvais souvenirs. Merci de m'avoir fourni un avocat. J'étais content, parce que j'étais persuadé que j'en aurais un commis d'office. Ce type, il porte une montre voyante et il est antipathique, mais c'est mieux que rien.

Comment ça ? Qu'est-ce qui est mieux ?... Puisque de toute façon, je serai condamné à mort.

J'ai dormi assis à mon bureau. J'ai mal au crâne.

Dans mon verre, un reste de whisky dilué dans des glaçons fondus. J'ai bu au bar, et j'ai continué une fois rentré chez moi, dirait-on.

A l'idée de la température de l'eau du robinet l'hiver, l'envie de me débarbouiller s'envole. J'allume l'ordinateur, et une cigarette. Onze heures. Combien de temps ai-je dormi ?

J'examine les documents numérisés. Comparé au moment de son arrestation, il semble aujourd'hui très affaibli.

Kiharazaka Yûdai. Trente-cinq ans. Accusé du meurtre de deux femmes, condamné à la peine capitale en première instance. Ce qui fait actuellement de lui un prévenu en attente de son jugement devant la cour d'appel. Profession : photographe spécialisé dans les clichés artistiques, vit surtout de la fortune héritée de son grand-père maternel.

Dans son enfance, a été placé avec sa sœur aînée dans un foyer pour enfants. Leur mère disparue, les enfants ayant fui leur père qui sombrait chaque jour plus profondément dans l'alcool ont été ramassés par la police et placés en institution. On ne sait pas si leur père les battait, mais tous deux souffraient de malnutrition consécutive à une carence de soins parentaux.

A partir de là, les données font défaut pendant un temps. On ignore dans quelles conditions le frère et la sœur ont grandi en foyer. Mais l'aînée a fini par prendre son indépendance et le cadet, tout en travaillant à l'usine pour un fabricant de pièces automobiles, a suivi les cours d'une école spécialisée dans la photographie.

La mère de Kiharazaka, qui avait fugué pour épouser l'homme qu'elle aimait, avait été reniée par sa famille. Après sa disparition, rien ne laisse penser qu'elle aurait regagné le giron familial. Sa mère était décédée et le père, resté seul, n'a jamais accepté ni sa propre fille, ni les deux enfants auxquels elle avait donné naissance. Cependant, après sa mort, en l'absence d'autres proches, le frère et la sœur ont hérité de son patrimoine.

En tant que photographe, Kiharazaka jouissait d'une certaine notoriété. Il a reçu plusieurs prix, dont, quatre ans plus tôt, le prix Imre, une récompense étrangère de niveau intermédiaire. Pour un cliché intitulé *Papillons*. Qui ressemble à un montage à première vue, mais n'en est pas un.

J'ouvre l'image sauvegardée sur mon ordinateur. C'est une photographie argentique, dont le tirage original comme le négatif sont introuvables. Elle a été publiée dans une revue à l'époque où elle a été primée. Je clique dessus, et j'ai le souffle coupé. Chaque fois que je la revois, cette photo me trouble.

Une myriade de papillons noirs volent en tous sens dans une pièce blanche. Pareils à de la fumée, ils forment des tourbillons qui jaillissent du centre de la pièce, explosent en gerbes. De l'autre côté de cette multitude déchaînée se tient une personne. Une femme. Mais, occultée par la nuée de papillons, sa silhouette reste floue. Elle est cachée. Impossible de dire si elle porte des vêtements. A première vue, rien n'assure qu'il s'agit d'une femme. C'en est pourtant une. J'ignore pourquoi, mais *je le sais*.

« Le véritable désir est dissimulé », commente un photographe russe qui a appuyé l'attribution du prix à ce cliché.

« Comme le décrit Tarkovski dans ses films, l'homme peut vivre toute sa vie dominé par sa propre nature, sans jamais la connaître. Celui qui regarde cette photographie plonge en lui-même. Ces papillons constituent-ils un obstacle inhérent à la volonté du spectateur qui espère ne pas connaître sa propre vérité, ou incarnent-ils le dessein divin ? Nous l'ignorons. Lorsqu'ils disparaîtront, qu'est-ce qui aura changé dans l'univers du spectateur éveillé à sa propre nature ? »

Le commentateur poursuit :

« Cette silhouette dissimulée nous apparaît comme une femme, mais peut-être n'en est-ce pas une. Peut-être ne s'agit-il ni d'un être humain ni d'un être sexué. »

En effet, il est possible que ce ne soit pas une femme. Mais alors, pourquoi est-ce ce qui m'est instinctivement venu à l'esprit ?

« Lorsqu'un pasteur prie Dieu pour la paix dans le monde... »

Le photographe russe poursuit :

« Ce que Dieu, qui connaît le véritable souhait du pasteur, lui offre en souriant, c'est peut-être non pas la paix dans le monde, mais une fillette dévêtue. En admettant que le Dieu qui tente de combler le vœu véritable du pasteur soit cruellement innocent et tout-puissant. »

Le regard scotché à l'image, j'ai le cœur qui bat la chamade. J'éteins l'écran.

Certains galeristes étrangers qui ont vu l'original de cette photographie ont émis les commentaires suivants :

« Cette photographie semble réellement être en relief. »

« Tout d'une toile de Van Gogh peinte avec des effets de matière. Une photographie en deux dimensions qui se déploie dans les trois dimensions. »

J'aimerais la voir pour de vrai. J'ai beau le vouloir, l'original est introuvable.

J'allume une nouvelle cigarette. J'avale le reste du whisky dilué dans l'eau des glaçons. Je

n'arriverai pas à faire face sans soutien. Sur l'écran noir de l'ordinateur éteint, l'image de la photo de tout à l'heure persiste. Je ferme les yeux, mais elle surgit derrière mes paupières aussi. Je m'éloigne de l'écran.

A part la table, il n'y a ici qu'un lit sommaire. Pas même un frigo dans cet appartement. On ne dirait vraiment pas le logement d'un être vivant.

Quand donc ai-je perdu tout intérêt pour moi-même ?

Comme pour me débarrasser de cette pensée, j'ouvre une pochette de documents. Je décide d'écrire à Kiharazaka. En multipliant les rencontres, je risque de me laisser engloutir. D'abord, il me faut le connaître. Si je lui envoie un courrier, sans doute me répondra-t-il immédiatement. A une vitesse inquiétante. Comme s'il attendait, famélique.

Mais pour les interviews, seulement Kiharazaka, c'est insuffisant. Sa sœur vit à Ueno, seule. Pourrai-je la rencontrer ? Je le dois.

Et aussi un certain Katani, qu'on pourrait qualifier de seul ami de Kiharazaka, et puis les adeptes du K2.

Le K2. Pourquoi me suis-je rapproché de ce cercle ?

Le véritable désir est dissimulé.

Je tente un sourire, en vain.

Document 2

Je te l'ai pourtant déjà signifié : pas si vite. Respecte cette unique règle, je t'en prie.

Tu écris un livre sur moi. Très bien. Mais je ne suis pas d'accord pour que tu foules mon intimité avec tes grosses chaussures boueuses. Parce que... moi aussi, je suis un être humain. J'ai beau être condamné à mort, je suis humain.

Dis-moi, c'est ça, ta stratégie ? Tout me faire couler sur le papier. Effectivement, écrire me rend volubile. Car une lettre, ça pousse à l'introspection... L'idée n'est pas mauvaise. Peut-être es-tu quelqu'un de rusé. Mais moi, tu vois, je n'aime pas me laisser envahir à sens unique.

Et si on faisait comme ça ? Tu vas me parler de toi. Et ne prétends pas qu'il n'y a rien à dire. Puisque tu t'intéresses à moi. Et puisque par-dessus le marché, tu fais partie du K2. Bref, voici mes conditions :

Je te dévoile mon moi profond et, en contrepartie, tu m'ouvres le tien.

On pourrait appeler ça *un échange de folie*.

Qu'en dis-tu ? Je pose la question, mais tu n'as pas le choix. Compris ? Commençons par moi, je vais me raconter un peu.

Le K2. Qu'est-ce que c'était, en définitive, ce cercle ? Un lieu recherché par ceux qui avaient besoin d'une poupée. Mais moi, avant de commencer à fréquenter le K2, j'appartenais à un autre cercle. Celui des papillons. C'était un petit groupe de collectionneurs.

Des collectionneurs de papillons, il y en a partout dans le monde. Les ailes des papillons rendent parfois les gens fous. Les papillons dansent dans le ciel et s'enfuient grâce à ces ailes qui affolent les gens. Et les collectionneurs les poursuivent et les attrapent pour se les approprier. Les uns après les autres. Inlassablement.

Si les motifs sur les ailes des papillons sont si variés, c'est pour tout un tas de raisons passionnantes : attirer l'autre sexe, se camoufler et se protéger, effrayer l'ennemi, imiter un papillon venimeux. Le mâle, plus voyant, est attiré par les femelles aux motifs discrets. Sans doute les papillons eux-mêmes n'imaginent-ils pas que leurs ailes affolent les humains, des êtres étrangers à leur environnement. Tiens, à propos, les papillons, on appelle ça des lépidoptères... Tu le savais ?

J'ai vu pas mal de spécimens magnifiques. Par exemple, la collection d'un Irlandais fou de papillons japonais qui est allé jusqu'à s'installer dans les montagnes de Nagano. Elle était chatoyante. Des papillons chamarrés dans des boîtes de spécimens, aux couleurs pareilles à une explosion. Quand je lui ai demandé si je pouvais les photographier, il m'a montré sa collection avec fierté. Pourtant, et je m'en souviens encore aujourd'hui, en cours de route, il a interrompu la séance. Exactement comme s'il avait l'impression que je lui volais ses papillons. A croire qu'il était terrifié de les voir engoutis dans mes photographies.

— Je comble les vides.

C'est ce que m'a dit cet Irlandais, après avoir suspendu la séance photo.

— Regardez. Cet espace, dans cette boîte de spécimens. On peut encore y caser trois papillons. Je dois combler ce vide.

Et lorsque la boîte serait pleine, il en préparerait une nouvelle. Et il la remplirait. Pour combler les vides, comme il disait.

A ce propos, il appréciait particulièrement les papillons avec des ocelles sur les ailes, ronds comme des yeux. Il y a beaucoup de papillons de ce type. Ces taches rondes servent normalement à effrayer les oiseaux, leurs prédateurs, ou à les inciter à attaquer les ailes, moins vulnérables que le corps, elles jouent le rôle d'appât. Effrayer et leurrer... Pour être attiré par de tels papillons, il

devait avoir de sacrés bourbiers intérieurs, je pense.

La naturalisation ne m'intéressait pas. Simplement, j'étais fasciné par la beauté de ces ailes et fréquenter des collectionneurs me permettait de découvrir des papillons rares, pensais-je. Ce qui m'intéressait, c'était la photographie. Les photos de papillons.

Seulement, il y avait un problème. Mais c'est un problème inhérent à la photographie en soi.

Comprends-tu ce que je raconte ? Photographier, c'est saisir un instant dans une durée temporelle. Il y a eu un papillon. Un papillon qui m'a rendu fou. Je l'ai attrapé et je l'ai gardé vivant. Pour le photographier. Mais c'était sans fin. Parce qu'il suffisait que je le quitte des yeux une seconde pour qu'il dévoile une facette de lui qui m'était inconnue.

Je détourne les yeux du papillon. *A cet instant, le papillon ne m'appartient plus.* Pire encore, lorsque je le photographie vu de droite, cela signifie que je ne le prends pas vu de gauche. Dans ce cas, il suffit de le filmer, penses-tu ? Non. Parce que ce que je recherche, c'est l'instant. Ce que je veux, c'est un instantané de ce papillon. Mais pour lui, des instants, il y en a une infinité. Je ne peux pas tous les photographier.

J'ai appuyé toute la journée sur le déclencheur, avec ce papillon dans l'objectif. Parce que je l'aimais ? Je n'en sais rien. Alors que je le possédais,

enfermé dans une cage, j'étais désespéré parce que je ne pouvais le posséder totalement. Ou plutôt, ce désespoir portait peut-être sur le fonctionnement de notre univers en soi. Pourquoi, devant un *sujet*, ne nous est-il donné d'en saisir, d'en comprendre, qu'une partie ? Ma première hospitalisation, c'est à ce papillon que je la dois. Je n'en ai aucun souvenir, mais lorsque je suis tombé malade d'avoir inlassablement continué à le photographier jusqu'à oublier de m'alimenter, c'est ma sœur qui m'a soigné. Ensuite, je suis allé à l'hôpital. On a posé un nom sur ma maladie, qui relevait du domaine de la psychiatrie. La névrose d'angoisse, je crois. Cela doit rassurer la médecine de nommer nos déviances.

La naturalisation ne m'intéressait pas, l'as-tu bien saisi ? Je ne comprends pas les gens qui naturalisent les papillons. Eh oui, car ils les tuent, ils anéantissent leur mobilité, leurs possibilités. Parce qu'ils ne peuvent pas posséder le papillon dans sa beauté lorsqu'il vole... n'est-ce pas ?

Le K2. C'est peut-être pour cette raison que mon intérêt pour les papillons en mouvement s'est reporté sur les poupées immobiles. Mais on ne peut rien affirmer non plus. Tu ne crois pas ? Qui peut certifier que les poupées ne bougent pas, qu'elles ne montrent qu'une face d'elles-mêmes, toujours la même ?

J'en ai trop dit. Il semblerait bien que ta stratégie a fonctionné. C'est certain, une lettre, ça

encourage l'introspection. En plus, à cette heure tardive...

C'est bientôt l'heure de l'extinction des feux. Le grincement des portes qu'on ouvre a retenti à l'étage du dessus. Ici, tendre l'oreille suffit à deviner la plupart des situations. L'ouïe s'affine. On dirait vraiment que le béton massif et les portes métalliques ont fusionné avec mes tympons... Si j'avais vécu dehors avec ces oreilles, je n'aurais peut-être pas autant misé sur les perceptions visuelles. Bien que... qu'en sais-je? C'est peut-être pareil.

Les bruits de pas vont bientôt se rapprocher d'ici. J'achève donc cette missive.

La prochaine fois, c'est ton tour.